ERWAN BERGOT



BATAILLON BIGEARD

Préface
du général Bigeard



1 Hanoï : Base arrière du 6e BCP.
2 Vinh Yen-Phuc Yen : Opérations août-septembre 1952.
3 Tu-Lê : Opération 16-24 octobre 1952.
3 Na-San-Son-La : du 27 décembre 1952 au 30.4.53
4 Luang-Prabang : mai 1953.
5 Opération "Hirondelle" : Raid sur Lang-Son. (17-21.7.53)
6 Nam-Dinh-Phuly : Opération août-sept.-oct. 1953.
7 Dien-Bien-Phu : Opération Castor, 20.11 au 7.12 1953.
8 Seno : Intervention Laos, déc. 1953 - janvier 1954.
9 Cat Bi-Haïphong : Opérations autour aérodrome, février-mars 1954.
7 Dien-Bien-Phu : Saut du bataillon, 16.3.1954 et combats jusqu'au 7 mai 1954.

8L
Bergot, E.
92

BATAILLON BIGEARD

8° G
20778
(3)
20

DU MEME AUTEUR

Deuxième Classe a dien bien phu, Editions de la Table Ronde.
Mourir au Laos, Prix Raymond Poincaré, 1965, Editions France-Empire.

Dans la Collection « Corps d'élite » aux Editions Balland :

La Légion.
Les Paras.
L'Afrika Korps.

Les Héros oubliés, Editions Grasset.
Le Dossier rouge (services secrets contre FLN), Editions Grasset.
La Légion au combat, Editions Presses de la Cité.

ERWAN BERGOT

BATAILLON BIGEARD

INDOCHINE 1952-1954
ALGÉRIE 1955-1957

PREFACE DU GENERAL BIGEARD

Collection « Troupes de choc » dirigée par Jeannine BALLAND

Presses de la Cité
Paris

DL-25-03-1977-07841

Dans la même collection :

— La Légion au combat, Erwan Bergot.

— Commando de chasse, Jean Mabire.

— Paras de la France-libre, Colonel Roger Flamand (ER).

Corsaires en bérets verts, Commando-Marine René Bail.

Commando du désert, Jean Bourdier.



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1977

ISBN 2-258-00222-2
ISSN 0398-6721

PREFACE

La gorge serrée je viens de lire d'une traite en cinq heures le livre d'Erwan Bergot, et revivre avec mes frères parachutistes cités ou non, vivants ou disparus à jamais, ces longues années de combat dans le froid, la neige, la chaleur, la jungle, le désert.

Epoque déjà lointaine où nous étions avec beaucoup de camarades des trois armées persuadés de défendre de justes causes en faisant confiance à ceux qui nous gouvernaient

Ce long témoignage où l'on voit cette jeunesse vivre, s'élever, faire un pas, encore un pas, souffrir pour savoir mourir me laisse et laissera un grand froid au cœur aux lecteurs qui se poseront la question : à quoi bon ces sacrifices inutiles ?

Rien n'est inutile, et il faut pour qu'un pays soit respecté, qu'il possède des hommes de cette trempe prêts à tout donner.

Dans un livre *Aucune Bête au Monde* que j'ai dédié à l'admirable sergent-chef Sentenac en 1957, je disais :

Sergent-chef Sentenac, évadé de Diên Biên Phu, chevalier de la Légion d'honneur, Médaille militaire, treize citations, sept fois blessé.

Tué au combat le 21 novembre 1957 à Timimoun.

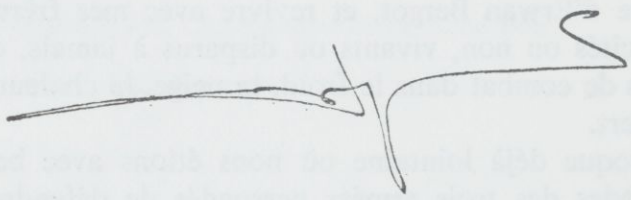
On ne voulut pas faire de lui un officier, même de la Légion d'honneur à titre posthume.

Mais Sentenac cherchait autre chose et je sais qu'il l'a

trouvée. De nous tous, il fut celui qui eut la plus grande chance, car il a réussi sa mort après avoir mené la vie tourmentée qu'il avait choisie.

Lorsqu'on a eu le privilège de vivre avec de tels hommes, on a l'impression qu'ils sont toujours présents à vos côtés et bien souvent l'on regrette d'être de ceux que la Baraka a protégés.

Merci, cher Bergot, d'avoir pu rassembler d'aussi nombreux témoignages un quart de siècle après la chute de Diên Biên Phu et d'avoir su les exprimer avec autant de précision et de chaleur.



I

Juillet 1952.

— Savez-vous commander un bataillon ?

Du haut de son un mètre quatre-vingt-cinq, le général de Linarès[1] a laissé tomber la question d'une voix bourrue. Les yeux plissés, le regard appuyé, la tête penchée de côté comme s'il était gêné par son grand nez d'aristocrate, il examine le jeune commandant qui lui fait face. Droit, les bras légèrement décollés du corps, les épaules en arrière échancrant la chemise entrouverte sur un torse puissant, Bigeard subit l'examen sans broncher.

Trente-six ans, officier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel, il possède un remarquable passé de baroudeur. Les corps francs en 1940, une évasion d'Allemagne, une mission pour le BCRA qui lui a valu d'être parachuté en France occupée et de commander au feu un maquis de l'Ariège. Puis deux séjours en Indochine où, quatre ans durant, il a tenu la brousse en haute région, d'abord avec une compagnie de partisans, ensuite avec un bataillon thaï.

En le regardant, soignant son apparence, fier de sa forme comme un athlète au mieux de sa condition physique, Linarès se demande si le jeune patron du 6e bataillon de parachutistes coloniaux n'est pas simplement un capitaine monté en graine, un chef de bande qui ne sait donner qu'un seul ordre : « En avant ! derrière moi... » Pour Linarès, être un officier supérieur exige d'autres qualités. Toute sa hantise de l'irréflexion, de l'insouciance de nombreux commandants

1. Commandant supérieur du Tonkin, nommé par de Lattre voici dix-huit mois.

d'Indochine, se trouve résumée dans cette question, posée d'un ton abrupt :

— Savez-vous commander un bataillon ?

Tout autre que Bigeard eût été désarçonné. Pas lui. Son quatrième galon a été la consécration d'une rapide escalade de la hiérarchie. Elle n'a pas sanctionné des diplômes abstraits, mais les preuves de ses capacités :

— Je pense que oui, mon général.

Linarès précise sa pensée :

— Beaucoup de vos collègues sont courageux, mais ce n'est pas suffisant.

Il pense à ces belles unités, commandées par de magnifiques soldats qui se sont englouties après un combat héroïque et désespéré, simplement pour n'avoir pas accordé à l'adversaire toute la considération, tout le sérieux qu'il mérite.

— L'Indochine de 1952 n'est plus tout à fait la même qu'il y a deux ans, ajoute le général : Giap possède maintenant des régiments, des divisions. L'ère de la guérilla touche à sa fin : nous menons ici une vraie guerre...

Bigeard opine, sans répondre. Déjà, Linarès retourne à son bureau, à ses papiers. L'entretien est terminé. Bigeard salue, largement. Puis il sort, de cette démarche assurée qui n'appartient qu'à lui, les épaules dégagées accompagnant le rythme des pas, les bras décollés des hanches, la tête haut levée qui lui permet de regarder le monde comme s'il le dominait.

Il saute dans sa jeep et fonce vers la gare, tout en bas du boulevard Gambetta, pressé d'accueillir le 6e BPC, son bataillon, amoureusement façonné huit mois durant à Saint-Brieuc et qui va débarquer d'une minute à l'autre du train en provenance de Haiphong.

Tout en roulant, il pense à cette longue période passée dans la lande bretonne à instruire et à former son unité. Huit mois mis à profit pour connaître, un par un, chacun de ses officiers, de ses gradés, de ses parachutistes. Il les a choisis avec autant de soin qu'un entraîneur sélectionne les membres de son équipe. Il les a voulus résistants, dynamiques, aussi soudés qu'une communauté monastique : il sait qu'ils vont, pendant deux années entières, vivre, souffrir et se battre, sans jamais cesser d'être ensemble. Et l'on ne s'embarque pas à la légère pour une durée aussi longue.

Il veut aussi être leur chef, leur guide. Et c'est la raison pour laquelle il a confié ses compagnies à des lieutenants, à une exception près, le capitaine Leroy. Mais Leroy est un vieux camarade, toute discipline, toute fidélité, toute dévotion. Déjà convaincu. Pour les autres, Bigeard estime que les lieutenants, plus jeunes, plus souples, sont aussi plus malléables que les capitaines. Et puis ils ont envie

de conquérir leur troisième galon. Alors que les capitaines — Bigeard le sait pour l'avoir éprouvé — sont plus aguerris, plus chatouilleux de leur autorité et, bien souvent, le chef de corps n'est là que pour mémoire. Or il veut commander, être le responsable, le chef, sans devoir, au préalable, user son énergie à s'imposer, à régler en force les conflits inévitables qui surviennent entre des personnalités trop accusées.

Ferraillant, poussant devant elle la plate-forme chargée de cailloux destinés à faire sauter les mines éventuelles, la vieille locomotive à charbon fait son entrée dans la gare de Hanoi. Exceptionnellement, le train est à l'heure. Les saboteurs du Vietminh ne sont pas au rendez-vous presque quotidien, et les quinze wagons de bois où s'entassent les parachutistes n'ont pas été transformés en bûchettes.

Malgré tout, il a fallu au train près de douze heures pour effectuer le parcours entre Haiphong et Hanoi, à peine cent kilomètres d'une voie unique filant au milieu de la rizière. Mais les parachutistes n'étaient pas pressés. Une troupe de métier apprécie le tourisme, et, pour ceux du 6e, le voyage en train n'est que le dernier acte d'une longue croisière d'un mois qui les a menés de Marseille à Haiphong.

Un peu à l'écart, Bigeard regarde s'affairer les sections, se regrouper les compagnies. Pour l'instant, le bataillon ne possède que deux compagnies, la 11 et la 12 [1]. Dans quelques jours il recevra son complément de parachutistes vietnamiens, de quoi former deux nouvelles unités, les CIP. Moitié vieux soldats ayant déjà accompli deux ans de service au sein d'un autre bataillon, la 7e BCCP, et rapatrié en fin de séjour, moitié jeunes recrues à peine sorties du CITAPI [2].

Alors, seulement, le 6e sera opérationnel.

---

1. Le 6e BPC appartenant à une demi-brigade de parachutistes coloniaux, la numérotation des compagnies était faite en tenant compte de l'ensemble. La 1re et la 2e compagnies portaient respectivement les numéros 11 et 12. La compagnie indochinoise (CIP) primitivement inscrite sous le numéro 6 devait, après dédoublement donner naissance à la 26e CIP (le 23 septembre 1952). Le 1er octobre 1953, le 6e BPC formant corps, les compagnies devaient être numérotées dans l'ordre : 11e compagnie devenait 1re ; 12e : 2e. La 6e CIP prenait le numéro 3, la 26e CIP le numéro 4.

2. CITAPI, Centre d'instruction des troupes aéroportées en Indochine, installé à Ha Dong, près de Hanoi. Le terme « CITAPI », passé dans le langage courant désignait également les « bleus », ceux qui n'avaient pas encore fait leurs preuves.

II

Août-septembre 1952.

« 15 août 1952. Reconnaissance de route par le bataillon sur la RC 2 en direction de Vinh Yen...

Une goutte de pluie tombe sur la page du carnet de section. Elle s'étale, délayant le bleu de l'encre fraîche. L'aspirant Canton jure, puis il éponge la tache avec la manche de son treillis. C'est un méticuleux, Canton, mais il ne peut rien contre le sort contraire. Rageur, il arrache la page à peine commencée et reprend sa rédaction. Il s'interrompt, repousse en arrière son chapeau de brousse informe et détrempé. La gouttière change de sens et coule, maintenant, dans son cou.

— Quel pays ! grogne l'aspirant, écœuré, en rangeant le carnet dans la poche poitrine de son treillis après avoir rapidement griffonné les trois lettres finales : « RAS ». Rien à signaler. Rien, c'est-à-dire aucun incident guerrier, pas la moindre manifestation de l'adversaire.

— Cela n'a rien d'étonnant, pense Canton : ce n'est pas un temps à mettre un Viet dehors...

Assis sur le rebord d'une antique tombe chinoise en grosses pierres de latérite brune et crevassée, les pieds dans l'eau, Canton n'est plus qu'une éponge. De l'eau en bas, grise, moirée de pluie. De l'eau au-dessus, transpirant d'un ciel si bas qu'il masque la cime des grands aréquiers en bordure de Huong Canh dont le poste, carré comme un bouledogue au repos, est avalé par la bruine. De l'eau tout autour, que l'on respire, qui imprègne les vêtements d'une odeur aigrelette de moisissure. Et cela depuis que le bataillon a été envoyé à Huong Canh, en bordure de la zone viet, au nord-ouest de Hanoi, pour une période de « mise en condition ». Canton soupire. Il tire de sa poche un paquet de Troupes tout fripé, constate avec dégoût que les ciga-

rettes ne sont plus qu'un magma informe de tabac détrempé et de papier mâché. Il le jette au loin et ricane :

— Une « mise en condition », c'est d'une « mise dans le bain » qu'il s'agit, pense-t-il avec une sorte de rancune pour ce pays puant, humide et sinistre, pour cet ennemi invisible et présent, qui refuse le combat et se borne à tirer, de loin, quelques vagues coups de fusil.

Son univers, ce sont les vingt-cinq Vietnamiens qui lui ont été affectés à Hanoi. De rudes paysans tonkinois placides et rigolards qui, pour l'instant et en dépit de l'interdiction absolue qui leur a été faite, persistent à jouer au *ba quan* accroupis sous une toile de tente plantée dans la rizière, en s'éclairant d'une bougie fichée dans une baïonnette. Ce ne sont pas des novices : ils comptent presque tous entre deux et trois ans de service, passés dans les rangs du 7e bataillon que le 6e a relevé sur le terrain.

Canton se tourne vers Luu Sach, à la fois infirmier de la section et ordonnance, présentement en train de touiller une mixture blanchâtre dans le fond d'une gamelle noire de fumée :

— Va dire à la section que c'est défendu de jouer au *ba quan*...

Luu Sach dévoile ses dents laquées de noir dans un sourire vertigineux et, tout en émiettant dans la soupe un biscuit de guerre au goût de savon, déclare paisiblement :

— Les types, c'est pas moyen dormir, c'est pas moyen les femmes, c'est pas moyen la guerre...

Il n'achève pas sa phrase, mais Canton en devine le sens : que peuvent-ils faire d'autre ? Attendre ? Mais attendre quoi ? La fin de la pluie ? La fin de la guerre ?

Pour ce qu'elle est exaltante, la guerre... Des récits de ses camarades, retour d'un séjour au sein des bataillons de parachutistes qui se succèdent sans arrêt en Indochine, Canton avait imaginé des combats féroces contre un adversaire déterminé, courageux, impitoyable aux blessés, cruel aux prisonniers. On lui avait parlé de bataillons entiers montant à l'assaut en vagues compactes, indifférents aux rafales qui taillaient dans leurs rangs des tranchées sanglantes. Il avait écouté les histoires de postes attaqués sur lesquels les compagnies sautaient, livrant au sol des corps à corps meurtriers ; la reprise de Nam Dinh où les cent cinquante parachutistes de Ducasse s'étaient battus deux mois durant, les embuscades, les coups de main et, pour finir, la tragédie de la RC 4 où tant de camarades avaient disparu...

Au lieu de cela, il n'y a que des patrouilles de routine, des reconnaissances de rizière, des nuits passées sous des étoiles invisibles, coiffés d'un ciel duquel suinte une bruine permanente. Tout à l'heure, demain, ce sera sans doute la même chose : une embuscade au long d'une digue qui ne vaudra, sur le carnet de section que ces trois lettres : « RAS ». Rien à signaler.

C'est ça, la guerre d'Indochine ?

En ce mois d'août 1952, la guerre d'Indochine entre dans sa septième année. En sept ans, l'enfant que portait Giap le 19 août 1945 en pénétrant dans Hanoi débarrassé des Japonais a bien grandi et dans le sens prévisible. Officiellement, ce n'est pas la guerre, du moins pas pour la France et son gouvernement. C'est toujours la « pacification », mais une pacification qui, tous les jours, coûte un peu plus de sang, un peu plus d'efforts, un peu plus de terrain.

D'un côté, l'armée communiste de Giap a fait des progrès gigantesques. Elle a acquis un matériel considérable — la Chine de Mao pèse d'un poids énorme aux frontières du Tonkin —, gonflé ses effectifs, aiguisé son moral. Elle est prête pour la contre-offensive générale avec des chances raisonnables de succès. L'attaque et la destruction des colonnes Charton et Lepage qui repliaient les postes de la RC 4 au mois d'octobre 1950 — dix-huit mois plus tôt — a montré sa puissance et sa détermination. Elle a fait comprendre à la France que Giap pouvait aligner dorénavant des effectifs dix fois, vingt fois supérieurs à ceux de l'adversaire, pour peu que l'enjeu en vaille la peine. L'année suivante pourtant, en dépit des efforts du Vietminh pour emporter la décision militaire en s'emparant de Hanoi, les Français se sont maintenus partout, galvanisés par le général de Lattre. Aussi bien aux limites nord du Delta où le Roi Jean a stoppé Giap à portée de canon de la capitale du Tonkin, qu'aux lisières sud : la bataille du Day, l'an passé, a cassé deux des meilleures divisions rouges, la 320 et la 304.

A l'automne, Salan, demeuré seul, a, de la même façon, enrayé l'offensive sur la moyenne région en engageant les parachutistes autour de Nghia Lo. L'hiver 51-52 est passé, marqué par la prise, puis par le repli de la poche de Hoa Binh. Depuis le printemps, les deux adversaires s'observent, cherchant à deviner qui portera le prochain coup, et dans quelle région.

De Lattre est mort en janvier sans avoir pu achever de réaliser son rêve, cette armée vietnamienne puissamment motivée, capable de prendre la relève d'un Corps expéditionnaire épuisé. Celle-ci reste embryonnaire, disparate, mollement édifiée par des chefs qui n'ont pas la foi et auxquels font défaut les principales qualités du soldat, le désintéressement et le patriotisme.

Face aux communistes de Giap, il n'y a guère que le Corps expéditionnaire, tragiquement seul, parent pauvre d'un pays oublieux, qui tente de faire face à l'ennemi avec une apparence de supériorité matérielle, mais qui, en réalité, improvise et tient, loqueteux et superbe.

L'aspirant Canton avale sa soupe brûlante et fade où surnagent les bribes de sa boîte de ration. Des miettes de thon et des lambeaux de mouton en sauce, coagulés dans la pâte des biscuits de guerre.

Il a près de trente ans et son grade n'est qu'une bizarrerie administrative. Aviateur, déporté à Buchenwald, nommé aspirant dans l'active, il a été, en 1946, reversé dans l'armée de Terre qui, elle, ne prévoit pas cette situation. Aussi, depuis six ans, dans l'impossibilité d'être nommé sous-lieutenant faute de décrets adéquats, Canton s'est résigné à être aspirant à vie. Il s'est présenté voici dix mois, nouvellement affecté au 6e en formation à Saint-Brieuc, à Bigeard qui a levé un sourcil surpris puis qui a dit, d'un ton définitif :

— Aspirant, c'est un mauvais grade, ni sous-officier ni tout à fait officier. Pour moi, pas de question, vous êtes officier. Un officier comme les autres, vous commanderez une section et je vous verrai au feu.

Canton a été séduit. Ses patrons successifs lui avaient promis de le faire passer sous-lieutenant. Aucun n'y était parvenu, Canton a aimé que Bigeard eût le sens du possible.

La nuit est tombée, d'un coup, noire et opaque comme un tombeau. De l'autre côté d'un ponceau de brique enjambant un arroyo, le lieutenant Datin veille, en embuscade de section le long d'une piste gluante qui file vers la zone viet. A ses pieds, la rizière clapote doucement, fouettée par une pluie tenace et monocorde. Il fait presque froid. Déjà, les moustiques s'affairent, alléchés par ces peaux offertes, plus accessibles que le cuir des buffles dont ils font leur ordinaire. Leur vrombissement couvre presque le ronronnement du poste 300 qui crachote ses parasites, quelques mètres en arrière.

Le lieutenant Datin attend. Il n'est pas le seul. Tout autour de lui, égrenées de kilomètres en kilomètres, au hasard des rizières, des arroyos, des bosquets, toutes les sections du 6e attendent aussi, et la voix de leurs chefs résonne parfois, dans le haut-parleur, composant une étrange conversation faite de phrases brèves comme des passes de tennis.

De temps en temps, au loin, claque un coup de feu, l'explosion d'une mine. Aussitôt, la radio s'anime :

— Le Boudec de Hervé ? Est-ce chez vous ?

Hervé, le lieutenant Datin a fini par s'en souvenir, c'est l'indicatif de Trapp qui vient de prendre le commandement de la 12e compagnie.

Datin écoute le dialogue. La voix d'Hervé Trapp arrive, sèche, tranchante.

— Le Boudec ? Répondez.

— Affirmatif, Hervé. Un enfant a été tâté par des Du Kich [1].

Datin sourit. Il est sensible à l'image cocasse suggérée par cette

1. Du Kich (pron. Zou Kit) guérilleros moitié soldats, moitié paysans, tenant des postes de combat dans leur propre village.

simple phrase prise au pied de la lettre. En clair, elle signifie que des partisans ennemis ont échangé quelques coups de fusil avec un groupe, posté en sonnette [1].

Datin n'a pas perdu le goût du canular. Sous-lieutenant, volontaire pour l'Indochine à la sortie de Coëtquidan, il n'a pourtant rien du jeune cyrard, svelte, romantique et fougueux. Il est placide, massif, le teint coloré avec un visage rond et mobile, qui fait penser à celui du comédien Parédès. En dépit de son apparence débonnaire, Datin a su s'imposer aux hommes de sa section, des Tonkinois du sud du delta, secs et sauvages, et des Nungs de la frontière de Chine, de grands guerriers aux yeux cruels, descendants des célèbres pavillons noirs dont ils ont conservé la morgue et le goût du combat.

Toute la nuit, les postes radio n'ont passé que de rapides comptes rendus sans intérêt. RAS. Et pourtant, Datin a été fasciné par ces conversations où seul l'essentiel avait le droit d'exister. Il faut une discipline rigoureuse pour s'y plier, mais c'est la condition de la réussite du système. En effet, au 6e, tous les postes radio sont calés sur la même fréquence, du patron (indicatif « Bruno ») au plus obscur des chefs de commando [2]. Une innovation de Bigeard.

Dans la plupart des bataillons, les ordres sont transmis en deux temps, du commandant aux capitaines qui les répercutent sur le réseau interne de la compagnie. Matériellement cela implique au niveau intermédiaire l'existence de deux appareils — et de deux appareils qui fonctionnent, ce qui est presque une performance, tant les postes sont vétustes, à bout de course, rongés par l'humidité. Pratiquement, le transport des postes alourdit les unités, allonge les délais de transmissions, les capitaines étant tenus de répéter les ordres avant de définir les missions des sections.

A l'inverse, au 6e, tout le monde est constamment sur la même longueur d'onde et chacun peut suivre le déroulement de la manœuvre, connaître les intentions du patron, savoir la position et les missions des compagnies, des sections voisines. Gain de temps, gain de poids, Bigeard veut que son bataillon soit le plus rapide, le plus léger.

Certes, il n'a pas été facile d'obtenir que le système fonctionne. Il fallait inventer un langage bref, synthétique, compréhensible du premier coup. Le lieutenant Elise s'en est chargé. Ce jeune lieutenant d'origine antillaise, nonchalant, l'œil malicieux et la voix chantante, cache une obstination de fourmi, un caractère impossible. Les opéra-

---

1. Sonnette : petit groupe placé en observation pour signaler les mouvements ennemis.

2. Dans les bataillons paras, le terme « commando » désigne les sections de combat. Cf. organigramme.

teurs radio des sections ont appris à le craindre, ayant tous subi ses colères froides, redoutables.

Finalement, l'habitude a été prise, au 6e, de continuer à s'exprimer dans ce langage sec, exempt de formules de politesse, efficace et direct.

Un langage allégé spécifique au bataillon, seulement accessible aux initiés.

III

Septembre-octobre 1952.

— Bruno ? Je vous reçois deux sur cinq...
— Alors, pourquoi appelez-vous ?

Bigeard coupe la communication. Il n'aime pas les demi-mesures. On le reçoit cinq sur cinq ou on se tait.

Depuis deux mois maintenant, son bataillon, se rode dans la rizière. Une mission sans gloire, toute de routine, rarement payée par de beaux combats ou de remarquables bilans. Quelques Du Kich capturés ou tués, une compagnie régionale accrochée. Un mort par mine, le parachutiste Melin, premier tué du bataillon.

« Quarante jours d'une adaptation prudente et rationnelle à une guerre qui n'est pas nouvelle pour la plupart, mais que chacun veut oublier pour mieux rapprendre son rythme et ses méthodes de combat », écrira-t-il plus tard en évoquant cette période. On ne saurait être plus modeste, et si les parachutistes n'ont pas trouvé moyen de s'illustrer dans des actions d'éclat, ils ont souffert, ils ont montré, pour rien, des qualités d'endurance et de fluidité qui déjà annonçaient les soldats d'élite. Depuis quelques jours, le 6e bataillon a pris son visage définitif en formant sa quatrième compagnie, la 26e CIP, confiée à un doux lieutenant blond qui s'est laissé pousser la moustache pour se vieillir, Francis De Wilde. Quatre compagnies, rien apparemment ne distingue le 6e de ses homologues d'Indochine.

Dès son retour au séminaire[1] le 7 octobre 1952, l'entraînement

1. Le 6e a été cantonné dans l'ancien séminaire situé dans les faubourgs ouest de Hanoi.

physique a repris. Et ce qui, pour les autres bataillons d'intervention, n'est qu'une façon de tuer le temps entre une opération et la prochaine, constitue une préoccupation permanente du patron, comme si Bigeard redoutait de perdre la moindre seconde. Rien n'est laissé au hasard et les journées semblent trop courtes pour y entasser les activités obligatoires, exécutées dans la fièvre. Resterait la nuit si, précisément, celle-ci ne se passait en alerte, dans l'attente du coup de téléphone qui lancera les hommes sur les pistes ou les diguettes à la rescousse d'une compagnie tombée dans une embuscade ou d'un poste attaqué.

L'hiver tonkinois est venu et le ciel triste sert de théâtre aux furieux combats entre les vents glacés venus du lointain Himalaya et les brises marines porteuses de ces brouillards tenaces et gluants. Autour de Hanoi, tout est gris, l'eau des rizières où se reflètent les villages maigres et sales, le ciel, si bas qu'il semble posé, comme un couvercle, sur les toits.

Malgré cela, à la moindre éclaircie, les Dakota hissent les paras au-dessus du fleuve Rouge, pour un exercice de saut. Pour Bigeard sauter n'est ni une récompense, ni un passe-temps. Tout au plus l'occasion de parfaire les techniques de regroupement au sol des unités. C'est le point faible des paras, Bigeard le sait. Il redoute que les Viets ne profitent de l'éparpillement des hommes pour, un jour, les attaquer et les anéantir un par un. Alors, il bouscule les lieutenants, les harcèle à la radio, leur donne le souci de l'efficacité, de la rapidité.

Après le regroupement, les compagnies effectuent parfois une manœuvre au bord du fleuve Rouge qui souvent n'est pas aussi théorique que le terme employé pourrait le donner à penser. Car il n'est pas rare que le Viet décide d'y participer.

Les exercices de tir ont lieu à l'aube, non loin du séminaire, en bordure d'un village jadis célèbre, théâtre d'un combat historique qui opposa les célèbres pavillons noirs au fameux commandant Rivière, le Jacques Cartier du Tonkin et où le jeune officier trouva la mort : le « Pont du Papier ». Les paras espéraient que ce village aurait conservé un aspect grandiose, digne de sa légende. Ils ont été déçus. Le « Pont du Papier » n'est qu'un hameau de banlieue, quinze paillotes misérables réparties de part et d'autre d'un sentier boueux où les nhos au cul nu pêchent de petits poissons dans les ornières des chemins, sous l'œil intéressé des canards. Le village ne produit pas de riz, mais il fournit les marchés de Hanoi en salades, en concombres ou en petites tomates vertes. Comme engrais, des excréments humains que des matrones au poitrail avantageux sanglé dans le soutien-gorge de tissu vert transportent en piaillant dans des paniers suintants arrimés aux extrémités du balancier. Souvent, en croisant les paras sur la même diguette, il leur vient d'intenses rigolades qui

découvrent leurs dents laquées de noir, rougies au bétel, en constatant l'effet désastreux que produit leur odorante cargaison sur les estomacs européens, agressés au lever du jour. Au repas de midi, il y aura plus d'un béret rouge pour repousser, d'un air ambigu, son assiette de crudités...

Il y a aussi les marches-commando. Quotidiennes. A l'aube, en colonne de compagnie, le 6e quitte le séminaire sac au dos, en petites foulées. Dix kilomètres, quinze kilomètres, sans reprendre souffle, sans s'accorder la moindre pause. Bigeard en tête, donne le ton. Il fonce, tête haute, sans se soucier de savoir si, derrière, ça suit. Il ne se retourne jamais, sinon, à l'arrivée, pour grogner :

— Ça tousse, dans les rangs, faudrait freiner sur la cigarette...

Au long du trajet, bien souvent, stationnent les convois GMC ou les compagnies des autres bataillons qui s'en vont faire du sport, le ballon de volley-ball sous le bras.

— Tiens, disent-ils en ricanant, avec de grands gestes, voici le bataillon Zatopek.

Les hommes du 6e se regroupent, sans répondre.

— Qu'est-ce qui fait courir Bigeard ? demandent les autres commandants, jaloux ou faussement indulgents.

Rien. Il montre l'exemple. Il sait que la plupart de ses collègues se bornent à signer des notes de service pour encourager leurs hommes à pratiquer le sport, ce qui les dispense d'y participer. Il a, comme beaucoup de ses officiers, mainte fois assisté au spectacle affligeant de bataillons stoppés dans la rizière parce que le patron ne pouvait pas suivre, d'unités bloquées sous le feu ennemi hors de portée des appuis, le PC étant resté loin derrière, les pieds au sec sur la digue. Alors, il court, en tête, et par l'exemple peut imposer à tous des normes auxquelles il se plie.

A cet égard, la marche-commando est l'épreuve de vérité. Au 6e bataillon, on tient ou l'on est éjecté, à moins que l'on ne décide soi-même de mettre fin à l'expérience. Sont éliminés les faibles, les velléitaires, ceux qui n'étaient venus que pour la banane ou le galon. C'est la grande valse des hommes, des gradés. Parfois, un coup d'œil suffit.

Un matin, un sous-lieutenant de réserve se présente au PC. C'est une célébrité des paras d'Indochine. Beau combattant mais un peu inconscient, bruyant, buveur, insupportable, le sous-lieutenant Trognon déclare à ses copains :

— C'est ma dernière chance, je viens de me faire virer du 3e. Ici au moins, j'aurai mon activation. Bigeard ? Aucun problème, j'en fais mon affaire. Au besoin, je le prends au whisky. Si ça ne marche pas, autant rentrer tout de suite et démissionner.

Il entre dans le bureau en roulant les épaules. Il salue, décontracté. Il va parler. Bigeard qui l'a jugé, lève la main :

— Alors, Trognon, dit-il d'un ton affable, il paraît que vous nous quittez ?

Bigeard ne tient pas à avoir des saints et s'il a des échos des exploits de ses sous-lieutenants, de ses sergents dans les bistrots de la ville, il s'en moque. Peu lui importe qu'ils aient bu, qu'ils aient couché avec des filles, qu'ils ne soient rentrés qu'à cinq heures du matin, pourvu qu'ils soient dans les rangs, rasés de frais et qu'ils courent. Il ignore les yeux battus, les langues pâteuses, les ecchymoses, à condition que tous les hommes arrivent au bout des quinze kilomètres. Bientôt, d'eux-mêmes, ceux-ci choisissent la mesure. Il faut dire qu'à Hanoi, le climat n'est pas à l'excès.

Hanoi est une petite bourgade de province un peu guindée. Au sud, Saigon étale son luxe, sa pouillerie et sa magnificence de fleur éclatante et vénéneuse. Hanoi, sa rivale du Nord, est plutôt austérité. La proximité du front n'a fait qu'ajouter la tension à la morosité et, depuis 1950, Hanoi arbore un masque héroïque et modeste, ennuyeux comme un communiqué.

A Hanoi, une seule rue vaut la peine d'être citée, la rue Paul-Bert. Ailleurs, c'est déjà la banlieue (des boulevards rectilignes plantés de flamboyants) bordée de maisons solennelles ou de villas discrètes nichées dans les jardins et qui abritent bien souvent quelque restaurant de luxe ou quelque bobinard convenable où l'on ne fume même pas l'opium. Hanoi se refuse à l'exotisme, même dans son quartier chinois.

Rue Paul-Bert, deux cents mètres d'illusion où se concentrent les activités européennes de la ville. Elle commence au théâtre, une bâtisse en stuc grisâtre et pompier, style Exposition coloniale, et se termine au Petit Lac.

On y trouve un grand magasin, deux banques, un cinéma et deux ou trois boutiques « Au vrai chic parisien » au bord de la faillite, faute de clientes. Les Européennes ont fui Hanoi en 1950 et, depuis de Lattre, les militaires viennent sans leur famille. Dans la journée, la rue Paul-Bert n'est sillonnée que par les dodge kaki et boueux chargés d'approvisionner les postes du delta. Sur les trottoirs quasi déserts flânent mollement permissionnaires et convalescents qui rêvent devant le dernier modèle d'une voiture importée de France, exposée à la vitrine du concessionnaire. Ou bien ils somnolent, à la terrasse du Coq d'Or.

L'animation ne commence qu'à six heures du soir. Précédant la marée des touristes que sont les soldats des bataillons d'intervention, paras ou légionnaires, de passage en ville entre deux opérations dans le delta ou la montagne, s'écoule le flot des états-majors et des services. Cette animation est brève ; les bureaucrates ne sont pas là pour se

distraire mais pour durer. Economes de leurs piastres et de leur santé, ils se hâtent de leur bureau au mess avant de rejoindre leur chambre. A la fois furtifs et assurés, ils se reconnaissent entre eux à leur teint blême et à leur pantalon repassé. Ils prennent le même air offusqué quand, d'une jeep surchargée, débarquent de jeunes officiers aux cheveux courts, au cuir tanné, au verbe haut.

Mais ni Canton, ni Datin, ni les autres sous-lieutenants ne prêtent attention aux réflexions aigres-douces. Ils vivent à cent à l'heure, prêts à bondir dans un camion, à sauter d'un Dakota, et brûlent leur liberté d'un soir comme on tire ses dernières cartouches. Après une longue et dure journée d'entraînement, ils changent de tenue et foncent au Normandy.

Pour la plupart des officiers parachutistes du Tonkin, Hanoi « by night » se résume à ce bar américain, dans le milieu de la rue Paul-Bert, face au Coq d'Or. Ils en ont fait une sorte de club fermé, où ils ne tolèrent que les pilotes ou quelques journalistes sélectionnés. L'atmosphère n'y est pas différente de celle d'une popote à un détail près, les particularismes des bataillons s'effacent au profit d'une connivence d'arme.

Au Normandy, Betty officie. Plus qu'une simple barmaid, cette métisse souriante et aimable est un annuaire permanent des paras. Véritable carrefour des informations — Betty a posé de sérieux problèmes à la sécurité militaire — elle accueille ses paras moins par intérêt que par amitié. Elle ose à peine se faire régler les Kai bouts — les ardoises — surtout quand il s'agit d'un officier tué en opérations. A cet égard, Dien Bien Phu consacrera sa faillite.

Toute opération commence au Normandy, toute opération s'y termine et c'est là que bien souvent, entre un pastis ou un Martini, se fait le débriefing final, pas toujours tendre pour les grands chefs. C'est du reste au Normandy que commença, naguère, la fulgurante carrière du fameux poème imité de Prévert, intitulé « Ceux qui sont parce qu'il y a des cédilles » :

« Ceux qui l'ancre au calot,
Ceux qui l'encre au stylo,
Ceux qui donnent des ordres,
Ceux qui les transmettent en les améliorant,
Ceux qui se demandent comment les exécuter,
Ceux qui disent qu'on est commandés par des cons sans se rendre compte qu'ils pourraient faire partie du haut commandement. »

— Alors, les gars du 6e, comment ça se passe ?

Au Normandy, les jeunes sous-lieutenants du bataillon Bigeard font figure de bleus et sont traités avec condescendance, et tout le monde s'attend qu'ils fassent preuve d'insolence à l'égard de leur patron — règle absolue chez les paras.

— Et Bigeard ?

— Il a l'air de vouloir commander.

— Ils sont tous comme ça, au début, réplique un lieutenant au profil d'oiseau de proie, la joue barrée d'une impressionnante cicatrice, Faulques, rescapé de Cao Bang, revenu en second séjour.

— Mais il fera comme tout le monde : dans quatre mois, il en aura plein les bottes et laissera faire...

— Il paraît qu'il a calé tous les postes radio sur le même channel ? Drôle d'idée, en cas de clash, ça fera un joli merdier, personne ne s'entendra...

Cette innovation soulève le scepticisme le plus unanime, et la plupart des officiers imaginent l'anarchie, prophétisant des catastrophes. Pour une fois, les sous-lieutenants prennent la défense du patron.

— Bigeard ne donne pas l'impression de laisser s'installer le bordel.

— Et ça vous amuse de courir, histoire de vous faire les jambes ? Vous voulez rattraper les Viets ?

— Oui, nous voulons remporter le titre des plus beaux mollets du Tonkin.

Les rires fusent. Les plaisanteries sont sans méchanceté. Dans quelques minutes, les chants de paras rempliront l'atmosphère.

— Betty, préparez un RCCS, voilà Hervé qui arrive...

Trapp vient d'entrer. Sa grande carcasse d'échassier est connue au Tonkin où il a effectué un séjour remarqué. Un jeune lieutenant, mais un vieux para. Naguère, au bataillon de choc, il a débarqué à l'île d'Elbe et en Corse. Protestant, l'apparence glacée, il distille d'une voix coupante un humour corrosif, acéré comme un bistouri. Il est l'inventeur d'un cocktail irréalisable à la fabrication duquel il s'obstine depuis des années sans être parvenu à un autre résultat qu'à ingurgiter des verres d'une mixture infâme : le rhum-citron-cassis-soda dont jamais personne n'a réussi à équilibrer les proportions...

Mais ce soir, Trapp a l'air soucieux :

— Messieurs, dit-il aux sous-lieutenants, vous parliez de courir ? Si vous voulez rattraper les Viets, dépêchez-vous d'avaler vos verres. Il y a du saut OPS dans l'air...

— C'est sûr ?

— Un copain de l'état-major m'a fait part de l'inquiétude des grands chefs. Giap semble préparer un mauvais coup du côté du pays thaï.

L'état-major est bien renseigné, et pendant que les sous-lieutenants se dépêchent d'avaler leur pastis chez Betty, le général de Linarès termine son briefing devant les patrons des unités d'intervention, Gilles, commandant les TAP Nord et Ducourneau, chef du GAP 2 dont dépend le bataillon de Bigeard.

BATAILLON BIGEARD

La campagne d'automne va commencer dans quelques heures. L'an passé déjà, Giap avait tenté le franchissement du fleuve Rouge en direction de Nghia Lo et de la Moyenne Rivière Noire. Son objectif était double, s'emparer de la récolte de riz du dixième mois qui peut nourrir ses divisions jusqu'au printemps, et faire sauter le verrou qui commande la Haute Région.

Il a échoué. Salan, qui avait pratiquement suivi heure par heure la progression de ses unités, a stoppé Giap autour de Nghia Lo.

Mais cette année, il semble que les troupes du Vietminh se soient singulièrement renforcées. Les renseignements parlent de deux divisions régulières, la 312e et la 316e. Le 11 octobre — trois jours plus tôt — ces divisions ont abandonné leur refuge du quadrilatère de fer du côté de Bac Kan pour progresser vers le fleuve Rouge au nord de Yen Bay.

— Une menace nouvelle pèse sur Nghia Lo, dit Linarès. Cette fois, Giap a mis toutes les chances de son côté et ses divisions sont les plus entraînées à la guerre en montagne, les plus aptes à couvrir des étapes de cinquante kilomètres quelles que soient les difficultés du terrain.

— Ont-elles passé le fleuve Rouge ?

— Nous n'avons que des présomptions. La garnison du poste de Nghia Lo a constaté que, depuis hier, les villages de la cuvette se sont vidés de leurs habitants. Pourtant, aucune des patrouilles envoyées en reconnaissance n'a trouvé le contact. Si le Viet est là, il se camoufle. Il ne se dévoilera qu'au jour « J ».

Linarès penche sa lourde silhouette, prend un message et le lit :

— Voici ce que m'a expédié dans la soirée le chef de la garnison de Nghia Lo : « Encerclement réalisé. Tout semble indiquer attaque imminente... »

Linarès repose le message et dicte ses ordres :

— J'espère que Nghia Lo pourra résister. De toute façon, je vous demande d'envoyer sur place un bataillon de paras qui sera susceptible d'intervenir pour nous renseigner, et, le cas échéant, pour donner un coup de main aux postes menacés. Qui suggérez-vous ?

Gilles n'a pas une hésitation :

— Il faut envoyer le 6e. Bigeard, son patron, est un spécialiste du pays thaï. Il connaît le terrain et sait comment y manœuvrer. Pas d'objection ?

Ducourneau secoue la tête :

— Aucune. Je donne immédiatement l'ordre au 6e de se mettre en alerte.

IV

15 octobre 1952.

Ce soir au séminaire tout est calme. La plupart des Vietnamiens ont regagné, pour la nuit, le camp des mariés, à quelques pas du cantonnement. Les Européens sont au cinéma où le service social projette un film américain, « le Pays de la Peur ». L'action se passe dans les neiges du grand nord canadien. Ils se dépaysent.

Hormis la compagnie d'alerte, la 11e, campant dans ses chambrées, l'arme au pied du lit, consignée pour la nuit en tenue de combat, tout le 6e est dehors, occupé à dépenser la solde économisée durant les deux mois de rizière.

Au PC, de l'autre côté de la route, en face des bâtiments de la troupe, une lumière brûle au premier étage, la chambre de permanence où veille le capitaine Tourret, l'adjoint de Bigeard.

Tourret aurait pu être moine. Il a choisi l'armée. Il y apporte toute la foi d'un mystique, voué corps et âme à sa vocation. Quarante ans plus tôt, il eût été de ces Saint-Cyriens se jetant, en casoar et gants blancs à l'assaut des mitrailleuses ennemies. Maigre, tendu, nerveux, il a souvent des colères froides, terribles, contre ceux qu'il juge mous, faibles, tièdes.

Il lève la tête. Le téléphone grelotte sur la table. Deux fois, il hoche la tête, deux fois, il dit simplement « oui ». Il raccroche, se concentre quelques secondes. Puis il se lève, décroche le téléphone intérieur. Il distribue ses ordres d'un ton précis.

Bigeard entre dans son bureau. Il est minuit. Du regard, il enveloppe les commandants de compagnie qui viennent d'arriver, depuis cinq minutes à peine, en tenue de combat. En premier lieu Leroy, son

vieux camarade du précédent séjour, le seul qui le tutoie, le patron de la 11e compagnie. Sanglé dans sa tenue de combat, impeccable, la joue lisse et le cheveu blond soigneusement peigné ; Leroy surveille ses ondulations. Il est beau, viril, et il le sait. Il a un petit sourire en détaillant son voisin, Trapp commandant la 12e, vêtu à la diable, sa grande carcasse mal adaptée à la veste américaine trop vaste, au pantalon anglais qui fait des plis à la taille et qui bouffe aux chevilles. Trapp se fout de l'élégance. Du moment qu'il entre dans son uniforme, c'est qu'il lui va.

A l'autre bout du bureau, l'œil braqué sur la carte murale que Tourret a hachurée au crayon gras, les deux lieutenants des compagnies autochtones, les CIP, observent les détails du terrain de leur prochaine opération.

Bernard Magnillat commande la 6e CIP. Il a déjà une année de séjour et se meut avec une aisance égale au combat ou dans la vie. Issu d'une famille d'industriels lyonnais, il a choisi les paras comme autrefois sans doute les fils de famille choisissaient les mousquetaires ou les méharistes. Il a l'élégance presque britannique, accentuée par une moustache épaisse et fournie, que l'on dirait taillée par le coiffeur de Clark Gable. A côté de lui, le petit Francis de Wilde, commandant la 26e CIP, la benjamine des compagnies du bataillon. Aimable et timide il se compose une attitude sèche et distante pour paraître plus âgé. Mais il a les joues trop lisses, le teint trop clair, l'œil trop candide pour faire illusion. De Wilde n'a pas l'air d'un baroudeur.

A l'écart, Elise et Porcher, les deux officiers du PC règlent les derniers détails pratiques de l'opération. Porcher — un autre ancien de Bigeard — grand costaud, gracieux comme un ours. Tous ses gestes ont la pesanteur d'un marteau pilon. Mais il n'est le bon gros qu'en apparence. L'œil malin à l'abri derrière des lunettes au verre épais, la bouche fine et spirituelle, Porcher est le porte-parole du patron. Un peu son éminence grise.

Bref regard de Bigeard sur les ordres d'opération, déjà prêts et tapés à la machine. Mouvement de menton vers la carte, son outil de travail préféré :

« Une menace pèse sur le pays thaï, dit-il en préambule. Des indices certains permettent à notre service de renseignements d'affirmer que deux divisions régulières sont en mouvement en direction de Nghia Lo...

« Le bataillon est désigné pour sauter demain matin — il regarde sa montre, constate qu'il est minuit et quart et corrige : — ... pour sauter ce matin sur Tu Lê, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Nghia Lo. »

Bigeard écarte le bras, pose sa main sur la carte murale :

— Voici Tu Lê, une cuvette au confluent des vallées qui montent

de la rivière Noire et du fleuve Rouge. Un verrou, à mi-chemin des deux fleuves.

« Notre mission est vague. Elle dépendra essentiellement de la tournure des événements. Pour l'instant, nous devrons chercher le contact, éclairer le terrain et essayer de percer les intentions ennemies.

Leroy grimace et grogne, à l'aise dans son rôle de vieux soldat bougon :

— Je connais Tu Lê. C'est un entonnoir et la DZ est vachement mal pavée. Il y aura de la casse à l'atterrissage...

Bigeard ne l'écoute pas :

— Quelques-uns d'entre vous connaissent le pays thaï. Pas la peine de vous faire un dessin, ce sera dur. Surtout s'il se confirme que deux divisions viets sont effectivement là.

« Pour les ordres de détail, nous verrons sur place. Nous sautons en deux rotations. La première en cours de matinée avec la 11e — Leroy — et la 6e CIP — Magnillat. Trois heures plus tard, la seconde vague avec la 12e — Trapp — et la 26e CIP — de Wilde. Je sauterai avec le PC dans l'avion de tête. Rendez-vous au terrain de Bach Maï à 5 h 30.

Il consulte sa montre : « Il est exactement minuit et trente-quatre minutes. »

Volant trois par trois, les quinze Dakotas escaladent en vibrant les premiers contreforts de la Haute Région. Tassés dans les carlingues, les hommes somnolent, recrus de fatigue. La nuit s'est passée à former les sections, boucler les sacs, percevoir et répartir armes et munitions. Puis à attendre, sous l'aile des avions, le moment où le ciel daignera s'entrouvrir pour permettre le décollage. Enfin, vers dix heures, la première vague s'est envolée vers l'ouest. Elle a survolé le delta qui déroulait le miroir sale de ses rizières. Puis, franchie la rivière Noire, elle a commencé à escalader les premiers contreforts de la Haute Région. Par les hublots, les paras ont découvert des calcaires touffus, et des gorges profondes parfois coupées d'une tranchée rougeâtre, une piste filant en trace directe, d'une crête à l'autre, des clairières grises, brûlées, au bord desquelles des paillotes au toit de latanier montent une garde vigilante, des ruissaux, ourlés d'écume scintillante, tantôt calmes, le plus souvent bouillonnants en cascades.

Ils ont fait la grimace. Ils se demandent où les grands chefs ont imaginé qu'il puisse y avoir une zone de saut dans ce chaos végétal, semblable à une purée d'épinards en ébullition, crevassée, boursouflée, immobile.

— Il y a des Viets là-dedans ?

Cazeneuve s'étonne. Il ne conçoit pas qu'on puisse se disputer un tel terrain où, manifestement, personne ne s'est résigné à vivre. Deux

mois de delta l'ont convaincu que la force de l'ennemi résidait principalement dans sa facilité à se fondre dans une population nombreuse, à se cacher dans ces villages minuscules, alignés comme des grains de chapelet au long des digues et des canaux d'irrigation. Mais là ?

Le sergent Muriel sourit avec indulgence. Il a déjà opéré en pays thaï au cours d'un séjour précédent et sait que, sous les frondaisons des grands arbres, se cachent des pistes indécelables à l'aviation, des villages perchés à flanc de montagne, des dépôts, des pièges. La brousse est comme la mer. Rien ne transparaît jamais de la lutte farouche qui se déroule au-dessous.

Muriel parle, heureux d'étaler ses connaissances, trouvant pour décrire les combats en jungle, des mots qui font image, traçant un panorama grandiose et inquiétant de ce qui les attend :

— Les Viets, bien sûr, mais ils sont aussi étrangers que nous en brousse. C'est un univers fermé, où tout se ligue contre l'intrus, du plus petit des insectes au plus féroce des animaux.

Il parle des sangsues de forêt qui se laissent tomber des branches, par grappes, sur les nuques et les visages, des fourmis rouges qui nettoient un cadavre en quelques heures, des serpents venimeux, des gibbons, des tigres. Cazeneuve ricane :

— Et pourquoi par des éléphants ?

— Il n'y a pas d'éléphants en pays thaï, mais, plus au sud, il n'est pas rare d'en rencontrer. En forêt, vous verrez peut-être des gaurs, ces buffles sauvages aux larges cornes, sûrement des mulots et des gerboises...

— Et des Viets ?

Kerkérian ne s'intéresse qu'à la guerre. Il ne conçoit pas les parachutistes comme des touristes, et, s'il est venu en Indochine, c'est pour se battre. Arménien d'origine, il a été nourri dans la haine des communistes qui ont livré les siens au massacre des Turcs. Son engagement aux paras est la conséquence d'un engagement politique.

De crête en sommets, frôlant les nuages bas qui coiffent cuvettes et vallées, les Dakotas ont brusquement basculé vers une dépression parsemée de pitons herbus, au fond de laquelle coule une petite rivière tourmentée. Depuis quelques minutes, les paras sont debout, collés dos à ventre, la main gauche fixée sur le mousqueton de la SOA, la main droite posée sur le ventral, ou sur la poignée de la gaine qui contient le poste radio, le mortier ou l'arme automatique de section.

L'avion se stabilise, prend son axe en ralentissant le régime des moteurs. Le largueur rentre la tête. La lumière s'allume, le klaxon se déchaîne. Du bras, le largueur précipite les paras dans le vide.

Muriel, Cazeneuve, Pingwarski, Wagner se balancent, regardant le terrain sous leurs pieds. A gauche, sur un petit mamelon, se dresse un vague poste « à la Dubout », quatre cagnas longues et basses, protégées par un réseau de barbelés en étoile. Au centre, entre quelques

guérites en forme de pagodon, le mât des couleurs où flottent deux drapeaux, le premier, tricolore, le second, à bandes verticales rouges et blanche de la fédération thaï qui tente d'affirmer sa différence face au Vietnam.

Agitée par un vent léger venu de l'est, la plaine ressemble à un velours épais, vert aux reflets d'or. Les herbes à éléphant — le tran — hautes de près d'un mètre, cachent les pièges du terrain, les cailloux, les diguettes, les dépressions. Les paras touchent durement, roulent, se dégrafent. Ils sont arrivés.

— Comment ça s'appelle, ce coin, sergent ?

Muriel consulte sa carte :

— Nous sommes à Tu Lê.

— Et les Viets ?

— On risque d'en voir et plus peut-être que nous ne l'aurions souhaité.

Le lieutenant Hervé Trapp a répondu. Son sac sur l'épaule, avançant de sa démarche d'échassier, il remonte la file de la 12e compagnie égrenée au long de l'ancienne piste d'aviation, sur laquelle ont sauté les paras. Il se hâte vers le poste où Bigeard a installé son PC, visible de loin aux antennes des postes de radio, allongeant leurs élytres vers le ciel où tournent encore les Dakotas de matériel.

Pour l'instant, Bruno fait le bilan du saut, prévoit les évacuations sanitaires des cassés.

— Alors, Hervé, combien de cassés ?

— Aucun, mon commandant. Quelques contusions seulement, la DZ était un peu dure...

Bigeard a fait déployer ses cartes. Il s'y penche et, sous l'examen, hachures et courbes de niveau cessent d'être des signes conventionnels, un peu abstraits, pour revêtir leur véritable signification, comme si le relief apparaissait aussi nettement qu'une photo en trois dimensions. Les vallées s'incurvent, les pitons jaillissent, les pistes s'animent entre les langues de la forêt. Soudain, pour lui, le paysage cesse d'être inerte. Il l'imagine — il le voit — peuplé de Viets en colonnes de régiment coulant comme un fleuve intarissable au flanc des montagnes, au creux des thalwegs. Il déduit les points forts du terrain, les lieux d'embuscade possible. Il est le Viet...

— Si les renseignements du 2e bureau se confirment, dit-il enfin, nous ne tarderons pas à avoir des nouvelles de ces deux divisions qui ont franchi le fleuve Rouge. Nghia Lo n'est qu'à quarante kilomètres au sud-est de Tu Lê. Dès ce soir, embuscades de sections sur toutes les pistes qui convergent dans notre direction. But à atteindre : chercher le contact, signaler l'arrivée des éventuelles avant-gardes.

Il se tait, puis, d'un geste large, il montre le panorama qui les environne, les domine de plus de mille mètres :

— Nous sommes dans un drôle de pot de chambre. C'est l'inconvé-